

Philippiens 3, 7-12
Soeurs et frères en Christ,

"Quand t'es-tu converti ?"

Cette question m'a souvent été posée quand j'étais plus jeunes par des amis fréquentants des églises dites "évangéliques" ou "libres". Et chaque fois j'étais embêtée par cette question à laquelle je ne savais pas quoi répondre. De plus j'étais impressionnée par la précision de la date et de l'heure de la conversion de ces amis. Au point qu'à certains moments je doutais de ma propre foi. Je n'avais ni heure, ni date à avancer. Tout ce que je savais, c'est que j'aimais le Seigneur mais surtout que lui m'aimait. Cela ne suffisait-il donc pas ?

Comment j'en étais venue à vouloir connaître Jésus-Christ, je le savais aussi : c'est l'exemple de vie de foi très profonde de ma grand-mère maternelle et de mes parents qui m'avait, je dirais presque naturellement, donnée envie de vivre une relation intense avec Christ.

Pourquoi fallait-il alors encore faire une démarche exceptionnelle et connaître la date et l'heure d'une conversion ? Qu'est-ce qui était finalement le plus important : de vivre avec Christ, depuis son enfance, sans savoir exactement quand cela avait commencé, où de pouvoir déclamer avec une certaine fierté la date du revirement ?

Cette question de la conversion m'a longtemps travaillée, et je ne suis pas sûre d'en avoir terminé avec ma réflexion à ce sujet. Mais j'aimerais livrer aujourd'hui, à votre réflexion, ce qui, à partir de notre texte de prédication peut être dit au sujet de la conversion ; sujet qui est bien souvent le lieu de la rupture entre nos églises multitudinistes et les églises dites "libres".

Au travers de la lecture de l'apôtre Paul mais aussi des évangiles, il me semble de plus en plus clair que poser la conversion comme une condition, un préalable à la vie chrétienne n'est pas en accord avec la bonne nouvelle de Jésus-Christ.

Poser la conversion comme préalable, comme passage obligé, c'est faire de la conversion une nouvelle Loi, une sorte de rite de passage obligé, une carte d'entrée dans le groupe des purs, des initiés : "tu n'appartiens à l'Eglise de Jésus-Christ que lorsque tu as fait l'expérience d'une telle conversion". Or un tel langage est celui de la Loi et non pas de la grâce qui, elle seule, justifie. La conversion est alors menacée de devenir ce que la circoncision était pour les juifs : le signe de l'appartenance à la

communauté. Mais c'est justement cette conception sécuritaire, à croire qu'il existe quelque chose qui pourrait me garantir que je suis sur le droit chemin, que j'appartiens aux élus de Dieu, que l'apôtre Paul présente ici comme étant ce dont il s'est détourné pour vivre avec Christ qui a accompli la Loi.

Dans notre texte de prédication, l'apôtre Paul parle en effet d'un renversement des valeurs qui l'ont porté depuis son enfance. Par là, il veut mettre la communauté en garde contre le retour au légalisme sectaire, dont il vient. Il ne donne pas sa conversion en exemple à suivre. Il ne dit pas : "Il faut que vous passiez tous par l'expérience du "chemin de Damas". Non. En donnant son cheminement spirituel en exemple, il veut montrer à la communauté le travers dans lequel il s'agit de ne pas retomber ; à savoir, dans cette dépendance légaliste dont elle a été libérée par la mort et la résurrection du Christ. Le passé dont l'apôtre Paul se démarque doit servir ici d'exemple. En tant que juif très pieux, Paul croyait honnêtement qu'en respectant scrupuleusement la Loi et les commandements, il pourrait gagner la faveur de Dieu. C'était là sa grande illusion. Et c'est de cette illusion qu'il a été converti.

C'est de cette illusion que nous aussi pouvons aujourd'hui être guéris par la force de l'amour du Christ : que nous soyons de ceux qui considèrent la foi chrétienne comme une loi morale à respecter et à accomplir ou que nous soyons de ceux qui pensent qu'il faut d'abord prouver sa disponibilité à changer de vie.

Aujourd'hui m'est redit que je n'ai pas à me torturer l'esprit et l'âme pour accéder à Dieu. Je ne peux y accéder. Je n'ai pas à prouver ma bonne foi. Je ne peux rien prouver ; je ne peux rien faire pour mériter l'amour et le pardon de Dieu. Aucune théologie des mérites, fut-elle celle qui pose comme préalable à l'amour et au pardon de Dieu la repentance et la conversion, ne peut me donner accès à cet amour et à ce pardon infinis de Dieu qui sont premiers. Que je sois d'accord ou non : Dieu m'aime et a un projet de vie pour moi. Rien ne peut conditionner l'amour et le pardon de Dieu pour l'homme. Et si aujourd'hui je crois en ce Dieu qui s'est manifesté en Jésus-Christ, c'est encore une grâce de Dieu. Ma foi est le fruit de l'amour de Dieu pour moi. Je n'y suis pour rien. C'est parce que Dieu est venu à ma rencontre lors de mon baptême et m'a dit : "Je t'aime, je veux faire route avec toi" Et c'est uniquement parce que je me sais tellement profondément aimé par ce Dieu-Père, parce que je sais que seule sa grâce suffit, que j'ai envie de dire à la suite de l'apôtre : "Mon but est de le connaître lui, (Jésus-Christ), ainsi que la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances en devenant conforme à lui dans sa mort, pour parvenir si possible à la résurrection

d'entre les morts." Et si c'est cela la conversion, alors je dirai qu'elle n'a pas été un préalable, mais qu'elle est un mouvement quotidien, comme l'est celui de la fleur du tournesol quotidiennement attirée par les rayons du soleil. Amen